

Après 'PERMANENCE DE L'EPHEMERE' Jean-Paul Gavard-Perret, écrivain, critique d'art et maître de conférence en communication à l'Université de Savoie porte un autre regard et ses mots sur mes 'reflexions'. Je vous laisse découvrir l'article et vous souhaite une bonne lecture lire la suite...

SPASMES DES EXCAVESCENCES ET DES REVERTEREBRATIONS

Le centre de la peinture ne coïncide pas toujours avec le centre de la vie mais il faut sans violence en capturer le lumineux parfum comme le fait Mary Chaplin. Luminescente la lumière poudroie à peine à peine pour devenir la fleur du secret, l'écart et la conduite forcée. L'artiste distille des infusions de couleurs au sein d'une communion étrange. En émergent l'intouchable et le presque évanescent - le presque est important. Tout se distribue sous l'ordre de la nuée.

Mary Chaplin par sa peinture crée un « image » fascinante. Elle invente une visualité qui s'adresse non seulement à la curiosité et au plaisir du visible mais à son désir, à son imminence. Elle donne à la croyance le support visuel d'un désir de voyance. La peinture n'a plus besoin de formes humaines puisque l'artiste le hantes. Ces lieux sont donc faussement vides puisqu'ils restent imprégnés de son évidence.

La créatrice pousse la couleur au stade de la plus haute cohérence : l'Absent prend figure dans les couleurs qui poudroient. Le support joue avec ce qu'il supporte. Ouverture et retrait vont à la rencontre de la lumière. La peinture joue sur le rapport entre deux formes qui se contredisent et se compénètrent. Mais elle ne se tient pas sur les bords : au milieu au contraire. Elle s'articule insidieusement sous forme de plages qui sont autant de fugues.

Chaque toile devient une chambre de voyance dans laquelle le voir se donne comme révélation de ce que la particulier fomenté dans ses jeux de moirures. Surgissent des architectures improbables, complexes, subtiles de volumes, de plans, de chromatismes.

L'œuvre instruit une sorte d'expansion spatiale par la jonction qu'elle installe au sein de ses différents pans qui sont autant des rapprochements que des tensions. Mary Chaplin refuse ainsi de choisir entre vision correcte et vision illusoire. Car toute vision reste toujours « incorrigible ».

Elle demeure vouée aux rêves, aux fantasmes, aux désirs, à la raison, aux censures et à l'oubli. Au fond une telle peinture crée un lieu qui retient un équilibre entre des abîmes symétriques. Plus nous avançons et moins on voit le lieu. Nous regardons les couleurs, leurs imprégnations, leurs infusions et leurs vibrations. Chaque toile reste donc le réceptacle de la couleur immaîtrisable. Elle a ses lois et ses symptômes étranges. Les formes s'y accouplent mais selon une

union paradoxale. Il faut à l'hymen des formes et des couleurs cette tension, cette « séparation » qui est, tout en n'étant pas.

La peinture devient le champ actif d'une imprévisible expérience visuelle. Couleurs, formes, matières, surfaces contours ne sont plus autour ou dessus ou dedans. Elles sont présentes parce que changeantes. Il faut aller à leur rencontre. N'existent plus de cadre et de fond. L'objet de la peinture *est*. Il est lui même central, cadré, habité dans ce que Mary Chaplin focalise et trouble.

Se découvre une expérimentation qui dépasse la peinture en temps que « genre des beaux arts ». Elle devient à la fois profondeur et tissu. Un pan aussi. Les formes s'y attirent et se repoussent. C'est comme si l'artiste rêvait de faire une exposition dans le ciel, rêvait de faire jouer le grand ouvert et le clos. En conséquence la peinture de Mary Chaplin au delà des dualités classiques en invente une autre : il y a ce qui est immuable en face de ce qui change. Mais l'important est ce qui se passe au milieu, à la jonction.

Par ce jeu d'échanges la peinture devient une fable qui évade sa propre affabulation. Elle invente un lieu qui n'est ni le propre, ni le figuré. L'image devient la fixation de ce qui n'est jamais fixe. La peinture lentement se meut, se transforme. C'est une inspiration et une expiration, elle refuse leur dilemme pour l'échange. Lui seul préserve la respiration.